

LES CONTEMPORAINS



ALEXIS-FRANÇOIS RIO (1797-1874)

LE PAYS DE BRETAGNE — L'ENFANCE DE RIO L'ILE D'ARZ

Au début de l'épopée napoléonienne, la France tour à tour envahie ou envahissante, appelait à son secours toutes les forces vives de la nation; et, pour rendre plus aisé le sacrifice de leur vie aux recrues de la République, un décret proclamant la patrie en danger interdisait le mariage aux citoyens qui n'auraient pas payé la dette du sang. Mais, malgré les peines

sévères édictées pour punir les infractions, combien refusèrent d'obéir!

De ce nombre furent deux jeunes gens appartenant à des familles de paysans aisés; ils risquèrent leur liberté pour recevoir de nuit, clandestinement, la bénédiction nuptiale, dans un grenier de Port-Louis, en Bretagne.

C'était en 1796.

Le père du marié avait été une des victimes du massacre de Quiberon; celui de la mariée, le capitaine Dréan, avait péri

en mer. Un oncle de la jeune femme — un prêtre — avait élevé l'orpheline.

De cette union, Dieu fit naître, à Lorient, en 1797, un fils qui reçut le nom d'Alexis-François.

Il vint au monde sous de tristes auspices.

Poursuivis pour infraction à la loi qu'ils avaient bravée en se mariant, les époux Rio s'étaient réfugiés à l'île d'Arz, dans le Morbihan.

Bientôt, obligé de fuir plus loin encore pour échapper à une nouvelle proscription, le réfractaire s'embarqua sur un navire qui appareillait pour la Manche. Survint une violente tempête. Le danger devenait imminent; une seule voile restait à la grande hune, et, par malheur, les cordages s'étaient enroulés autour des vergues. La mer était si furieuse, que pas un des matelots n'osait monter aux mâts. « Le Chouan, malgré son inexpérience, — ou plutôt à cause de son ignorance du péril, — se dévoua. Il arrive jusqu'à la hauteur indiquée, coupe la corde, puis, pour descendre plus vite, se laisse glisser le long d'une corde; mais ses mains écorchées jusqu'au vif ont lâché prise; il tombe brisé sur le pont. Relevé par ses camarades, on le porte à l'hôpital maritime. A force de soins, il guérit, mais il revint infirme vers sa femme désolée..... »

A quelque temps de là, grâce à une protection puissante, il obtint une petite place d'officier municipal que son état malade lui permettait à peine de remplir. Son dernier acte administratif fut une lettre écrite de la main de sa femme et signée par lui, l'avant-veille de sa mort, en 1803. Par cette lettre, il suppliait encore une fois les autorités départementales d'envoyer un curé dans la paroisse. Cet acte ne méritait-il pas que le prêtre qui devait être accordé à sa requête fût le premier éducateur de son fils?

La pauvre veuve se dévoua tout entière à Dieu et à ses enfants. Elle vivait dans l'angoisse et la misère, car les biens de son mari avaient été confisqués en 1799, pour la part qu'il avait prise à la dernière campagne de la Chouannerie, et sa longue

maladie avait achevé d'épuiser leurs dernières ressources. Dans le secret de son cœur et dans ses rêves maternels, une pensée dominait toutes les autres : voir son fils devenir prêtre!.....

Durant la maladie de son père, François Rio avait été recueilli à Port-Louis par sa grand-mère. On était alors en 1802; le rétablissement du culte produisait partout des élans de ferveur extraordinaires. Partageant cet enthousiasme, facile à cet âge, l'enfant n'était heureux qu'à l'église. L'éclat des cérémonies qu'il y voyait, les chants qu'il entendait pour la première fois, l'imposant aspect de ces foules chrétiennes dont l'ardeur s'était enflammée au feu des persécutions, tout contribuait à exalter son imagination. Aussi ses premiers jeux consistèrent à reproduire dans la maison de sa grand-mère ce qu'il avait vu à l'église.

Un incident vint troubler ce bonheur.

Un jour, l'enfant, désireux d'embellir sa petite chapelle, céda à une tentation. Il avait vu, reléguée dans un coin de l'église, une sculpture en bois doré : il pensa qu'un tel ornement relèverait l'éclat de son modeste autel. Il l'emporta; mais, le lendemain, pris de remords, il avoua son crime à sa grand-mère. Celle-ci ne fut pas si touchée de l'humilité de l'aveu que du défaut que ce vol décelait, et, pour se décharger de toute responsabilité, elle se décida à renvoyer l'enfant à l'île d'Arz. Hélas! quand l'enfant y arriva, son père venait de mourir, et la première visite de François fut pour une tombe à peine fermée.

Ne comprenant encore que vaguement son malheur, car il n'avait pas sept ans, l'enfant se consolait en jouant avec un petit frère de quatre ans et une sœur plus jeune encore. A l'île d'Arz comme à Port-Louis, ses tendances restaient les mêmes, et l'église paroissiale continuait à l'attirer. Hélas! un nouveau larcin vint de nouveau alarmer la pauvre mère. A l'église, François avait remarqué une grande et belle image qu'un missionnaire avait montrée et promise à l'enfant du catéchisme qui se préparerait le mieux à la Première Communion. François,

tenté, succomba de nouveau et déroba l'image. Le châtement ne se fit pas attendre. Le rouleau contenait une quantité de petites images, que le voleur inhabile sema tout le long de la route!

Il fut découvert, et son expiation fut d'être placé à genoux, au milieu de la nef, un peu avant l'heure des vêpres. — La pauvre mère était désolée : « Rassurez-vous, lui dit le pasteur, ce fils qui vous alarme tant fera un jour votre consolation. »

Dès lors, l'abbé Bouquet travailla à l'accomplissement de sa prédiction..... Rio en parle avec attendrissement.

L'année suivante, à la procession de la Fête-Dieu, il parut en enfant de chœur, et « j'eus alors, dit-il, pour la première fois de ma vie, un véritable accès de dévotion, et une notion vague de la présence de Dieu... »

Trois ans s'écoulèrent ainsi. L'île d'Arz était particulièrement triste depuis la rupture de la paix d'Amiens, en 1803. Il en fut ainsi jusqu'à la chute de l'Empire, en 1814 : le deuil planait sur ce pays..... Les batailles, la mer et les naufrages faisaient chaque jour des veuves et des orphelins. La douleur était au fond des cœurs et la pauvreté à de nombreux foyers..... Mais, ces insulaires étaient fiers, et ils avaient une invincible répugnance, non seulement pour la mendicité, mais pour l'acceptation de tout secours qui ressemblait à une aumône.

Afin de ménager cette susceptibilité ombrageuse, les âmes charitables, qui avaient à la fois le besoin et le moyen d'alléger les souffrances qu'on cherchait à leur cacher, avaient imaginé un système de compensation qui concilie, bien mieux que toutes les inventions de la philosophie moderne, la dignité du pauvre avec l'assistance que lui offre le riche. C'est une espèce de partage annuel des terres, avec des conventions qui sauvegardent complètement le droit du propriétaire. Celui-ci, après avoir fait ensemencer son champ par un des laboureurs du pays, laissait à quelque famille privée de son appui naturel le soin d'en assurer la récolte et lui abandonnait en retour l'usufruit du même champ, pour l'année suivante, sans lui imposer d'autre charge que celle d'y mettre l'engrais (1).

(1) Epilogue à l'Art chrétien, t. I^{er}, p. 53.

A l'école de la solitude et de l'austérité, à l'ombre du sanctuaire, à l'exemple d'un prêtre qui était un saint, et qui le conduisait du chevet d'un malade à la tombe d'un défunt, François Rio grandissait, et son esprit devenait sérieux.

Çà et là, en causant avec les habitants de l'île, avec un enfant de son âge, son ami René qu'il n'oublia jamais, — François entendait raconter ces légendes qui laissent dans l'imagination des enfants une empreinte profonde.

Il y avait les légendes d'amour et d'espérance. La préoccupation dominante des veuves, — et il y en avait beaucoup à l'île d'Arz, — était le Purgatoire, et le devoir le plus fortement inculqué aux enfants, dès leur bas âge, était celui d'abrèger par leurs prières l'expiation transitoire qui avait pu suivre la mort de leur père.

Il y avait les légendes de terreur et les légendes de sainteté. « La sainteté fut, pour mon appréciation enfantine, dit Rio, ce que dut être la poudre à canon pour ses premiers expérimentateurs, c'est-à-dire une force capable de renverser tous les obstacles. Ce n'était encore qu'une lueur, et une lueur bien faible, mais qui, sous l'empire de circonstances heureuses, pouvait devenir lumière; et j'ai souvent été tenté de faire remonter aux récits poignants qui nous montraient les saints et les martyrs mon invincible prédilection pour les œuvres d'art exécutées sous l'influence de cette idéal ascétique, source des plus pures aspirations et si bien compris par les grands poètes et les grands artistes des siècles de foi. »

Vers l'âge de onze ans, un récit de sa mère sur les persécutions religieuses lui dévoila les horreurs de la Révolution. Et son instruction sur ce point fut complétée par la découverte de journaux de rebut, dont il voulait faire un cerf-volant, et qui vinrent lui ouvrir des horizons nouveaux!... Là-dessus, il questionna sa mère, sa grand-mère, le curé, et ils lui racontèrent les drames dont ils avaient été les témoins, ou presque les victimes.

II. COLLÈGE DE VANNES EN 1814. — LES PREMIÈRES ARMES — UN RÉGIMENT D'ÉCOILIERS — LA CROIX D'HONNEUR

Sur les conseils, et grâce au secours du vieux prêtre, François quitta les bancs de

l'école du village pour ceux du collège de Vannes.

Il avait seize ans, et il lui fallait songer à choisir entre le Séminaire et la caserne. A vrai dire, le Séminaire ne l'attirait point, et le jeune homme sentait que, malgré sa bonne volonté, en lui dévoilant ses répugnances, il allait porter un coup terrible aux espérances de sa pauvre mère.

Quand le collège de Vannes fut reconstitué, la rentrée des élèves, qui étaient tous externes, y amena une douzaine de chefs de Chouans dont les études avaient été brusquement interrompues par la Révolution. Après dix ans de guerres civiles, durant lesquelles leur vocation primitive n'avait été que suspendue, ces braves venaient achever humblement leurs études, heureux de pouvoir servir pacifiquement le Dieu pour lequel ils avaient naguère combattu par les armes. A leur chevelure grisonnante et aux rides qui sillonnaient déjà leurs fronts, on les eût volontiers pris pour les pères de leurs condisciples.

Bientôt, de tous les points du Morbihan, furent envoyés des élèves; et il n'y eut pas un fragment des annales de la Chouannerie qui ne laissât son empreinte dans ces imaginations ardentes. Comme les souvenirs de l'antiquité classique pâlissaient auprès de ceux qu'évoquaient ainsi de naïfs enfants sur les berceaux desquels avaient coulé tant de larmes et de sang (1).

Les uns aux autres, ils se racontaient les scènes tragiques au milieu desquelles avaient vécu ou étaient morts leurs parents, et qui étaient pour eux « les souvenirs d'enfance ». A ces récits, trop vrais, s'ajoutaient les légendes : les cœurs s'échauffaient, les imaginations s'exaltaient.

Toutes les traditions locales aboutissaient au collège de Vannes comme à un foyer commun d'où elles circulaient ensuite de ville en ville et de bourgade en bourgade, aussi sûrement que si elles avaient été propagées par des journaux, affranchis de toute entrave (2).

(1) *La Petite Chouannerie*, F. Rio, 1872.

C'est le simple et très émouvant récit de la campagne des écoliers en 1815.

Voir aussi notre édition illustrée de l'*Histoire de la Vendée militaire* de CRÉTEAU-JOLY, t. IV, p. 333.

(2) *Ibid.*

Bientôt, il sembla que ces adolescents, à l'âme neuve et au caractère déjà mûri par la gravité des temps, étaient comme la quintessence de l'esprit breton. Leur point de départ dans la vie était le point d'arrivée des vieux Chouans à la fin de leur carrière : même foi en Dieu, même courage, même amour du roi, et une sorte d'habitude innée du danger, de la lutte, du sacrifice.

Au printemps de 1814, le collège fut mis en fête par le retour inopiné des Bourbons. Et afin de faire une plus belle manifestation au *Domine salvum fac regem*, qui devait se chanter à la cathédrale, et où on avait annoncé que les adversaires mêleraient des voix discordantes, les élèves eurent l'idée de s'organiser militairement. Ils formèrent dès lors autant de compagnies que de classes et se choisirent des officiers parmi les plus dignes de leurs camarades. Le drapeau blanc était porté en tête des rangs à chaque promenade.

Ils demeurèrent ainsi, durant quelque temps, une armée de réserve. Mais, à la nouvelle du débarquement de Napoléon au golfe Juan, ils s'assemblèrent dans la cour du collège et décidèrent d'adresser une pétition au ministre de la Guerre, pour obtenir l'incorporation de 300 d'entre eux au premier Corps d'armée qui se mettrait en marche.

En attendant, quand Napoléon eut ressaisi le sceptre, les jeunes gens refusèrent d'arborer l'aigle impériale; ils anéantirent, à plusieurs reprises, la belle peinture que l'administration en avait fait exécuter à la porte du collège, et ils se montrèrent tellement belliqueux, que les professeurs eux-mêmes n'osèrent leur résister.....

Nul, plus que cette légion d'enfants, n'avait l'esprit militaire; seulement, pour combattre en bataille rangée, les notions techniques manquaient. Sous prétexte du besoin de faire de la gymnastique, Rio alla les apprendre chez un brave officier, et il transmettait chaque soir à ses condisciples la leçon du matin. Le voilà capitaine-instructeur de la jeune légion!

La difficulté fut de se procurer des armes

et des munitions, car tout cela devait se faire en secret. L'histoire de leurs manœuvres, de leurs difficultés, de leurs préparatifs clandestins, de leur discrétion et de leur naïf enthousiasme, de leur attente et enfin de leur combat a été écrite par l'un d'eux, M. Bainvel, qui mourut curé de Sèvres près Paris et par François Rio (1). Ils avaient d'abord songé à se conduire seuls, à faire une Compagnie indépendante, mais ils comprirent bientôt leur impuissance. Sentant qu'il leur faut un appui, ils envoient une députation au chevalier de Margadel, un Chouan qui déjà a fait ses preuves..... Le vieux brave accepte de les diriger.

Après s'être confessés et avoir communiqué, ils s'embarquent, à l'aube du jour. Margadel marche à leur tête, et ils s'en vont à travers la campagne rejoindre les milices qui s'armaient dans chaque canton de Bretagne, se battre pour Dieu et pour le roi.

Sans une parole qui pût ébranler cette résolution, la mère de François Rio, pour laquelle l'héroïsme devenait une habitude, laissa partir son fils et ne pleura que quand il fut loin.

Le régiment des écoliers ne tarda pas à se couvrir de gloire. A Muzillac, écrasé par le nombre et manquant d'engins de bataille, Margadel leur cria : « A moi, mes enfants! Et si vous n'avez pas de munitions, faites semblant d'en avoir, et cela aura le même effet qu'une décharge! » Leur vaillance fut telle, que l'ennemi battit en retraite devant *la compagnie d'élite*. Tel fut dès lors son nom.

Vainqueurs ou vaincus, généreux pour leurs prisonniers, sympathiques même à leurs ennemis, sur leur parcours, ils inspiraient l'affection, et on respectait les écoliers comme on eût fait de soldats blanchis dans les batailles.

A la fin des Cent-Jours, les adversaires de la compagnie d'élite furent les premiers à les féliciter. Les deux armées assistèrent, sous la conduite du général Rousseau, à

une messe de pacification qui fut chantée sur une des places de Vannes, avec le déploiement militaire le plus imposant. Après la triple salve dont l'élévation de l'Hostie avait donné le signal aux deux batteries, les troupes arborèrent, en signe de réconciliation, les couleurs qu'elles avaient combattues.

A la rentrée des classes, les professeurs s'attendaient à n'avoir point d'élèves, ou à les retrouver insubordonnés et plus occupés de souvenirs et de perspectives de bataille que de leurs études. Il n'en fut rien. Le travail recommença avec ardeur, car, durant leur période de glorieuse liberté, ces enfants étaient presque devenus des hommes. Leur façon d'être inspira plus tard à Rio cette parole profonde. « Tout ce qui contribue, surtout dans la jeunesse, à élever et fortifier le caractère, contribue, dans la même proportion, au développement de l'intelligence, bien qu'il n'en augmente pas toujours les acquisitions. »

Sur les trois chefs de l'armée des écoliers, l'un était lieutenant à Brest, l'autre remplissait une fonction civile. François Rio rentrait seul au collège. Or, il advint, — la chose arrive quelquefois — que la valeur fût récompensée. En 1816, Rio reçut solennellement la croix de la Légion d'honneur, et des pensions furent accordées aux familles des morts et des blessés.

La gloire ne tourna point la tête du jeune héros..... Mais que devenait pendant ce temps sa vocation définitive?

Rio portait depuis quelques jours sa décoration, quand un prêtre qu'il avait en haute estime lui dit : « Jamais la croix d'honneur n'a été vue en Bretagne sur la poitrine d'un prêtre; la vôtre vous fera rapidement franchir tous les degrés de la hiérarchie sacerdotale, et, unissant en votre personne le dévouement à la patrie et le service à votre Dieu, vous seriez la gloire de votre famille, de votre pays, de vos compagnons d'armes. »

Un de ses compagnons d'armes, devenu séminariste, s'écriait, en montrant cette croix : « Vous seul entre nous tous, mon

(1) *La petite Chouannerie*.



ami, avez là quelque chose qui vaille la peine d'être offert en sacrifice, et c'est à ce titre seul que je vous l'envie. »

Cet ami, dont la sainteté le subjuguait, produisit sur Rio une vive impression. Si la vocation religieuse était affaire de choix, il l'eût préférée, mais elle est un appel divin et la voix de Dieu ne se fit point entendre... Ailleurs était la route à suivre. Tout en enviant ceux de ses compagnons qui montaient les degrés de l'autel, il ne songea plus à les suivre, et sa mère accepta la volonté du ciel.

François fut alors nommé professeur au collège de Vannes.

Durant ce temps, il s'instruisit, car, est-ce modestie, est-ce vérité? il raconte lui-même qu'il était fort ignorant et fort en retard. Par des entretiens, par le prêt de livres intéressants, un prêtre de la ville lui enseigna les éléments de l'art et de la véritable littérature. Un de ses amis, compositeur de musique, lui fit goûter les premiers enchantements que donne l'harmonie. Dans cette nature enthousiaste, l'imagination et la rêverie commencèrent à jouer leur rôle, mais elles ne l'égarèrent jamais.

III. DÉPART POUR PARIS — PROFESSEUR AU COLLÈGE LOUIS-LE-GRAND — « ESSAI SUR L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN » — VOYAGE À ROME ET À MUNICH

En 1819, il avait vingt-et-un an. Le besoin d'un stimulant intellectuel se fit tellement sentir en lui qu'il désira quitter Vannes, où les secours lui manquaient, et venir à Paris.

L'abbé Le Priol, recteur de l'Académie, le guidait dans ses démarches.

François partit donc pour la capitale, tantôt à pied, raconte-t-il, tantôt en voiture, dans quelque mauvaise carriole.

Arrivé à Versailles, il monta sur le siège d'un coucou, en priant le cocher de lui montrer, du plus loin qu'on pourrait l'apercevoir, le dôme des Invalides. Un camarade lui en avait fait une description éblouissante : il s'attendait à voir la merveille des merveilles.... Mais qu'était l'architecture

d'une coupole, pour l'enfant habitué au grandiose spectacle de l'Océan, à cette majesté naturelle que rien n'atteindra jamais! Le dôme lui parut petit, et sa dorure lui sembla terne....

Le comte d'Artois avait tout promis au capitaine des écoliers de Vannes; et, fort de cette auguste parole, François Rio s'était dit que l'avenir était pour lui assuré à Paris.... Hélas! il allait connaître l'impuissance des hommes qui se disent puissants, et savourer l'amertume des ingratitude!

Il sollicita une chaire d'histoire dans le nouveau collège qu'on allait fonder, sous le nom de collège Saint-Louis. Les jours, les semaines, s'écoulèrent sans réponse.

Il comprit alors, qu'en politique, il fallait servir l'idée plus que les hommes et que, pour ne pas aboutir à un immense découragement, le chrétien doit se dévouer sans beaucoup compter sur la reconnaissance....

La secousse fut dure, mais courte. Rio déçu ne se déconcerta point : il se mit à l'œuvre pour conquérir ses titres universitaires, afin d'acquérir un droit à ce qu'il avait imploré comme une faveur.

Le premier pas dans cette voie fut un stage en province, à Tours, et, au bout d'une année d'attente, il obtint enfin une chaire d'histoire au collège Louis-le-Grand.

Devenu en 1825 membre de la Société des Bonnes Lettres, dont Chateaubriand était le président, il eut à faire une conférence.

Son auditoire était difficile, mais ses débuts furent brillants. On l'applaudit beaucoup. Les conférences suivantes continuèrent à exciter de l'intérêt. Il traita la question grecque, alors palpitante, et il exposa un aperçu des causes patentes et occultes du progrès et de la décadence des beaux-arts. Ses succès oratoires firent naître en lui l'ambition littéraire.

Il avait trouvé sa voie; il entra définitivement dans le milieu des remueurs d'idées de ce siècle.

Sur ces entrefaites, effrayé de l'hostilité de la presse, le gouvernement songea à rétablir la censure. Les conférences avaient

attiré sur Rio l'attention du public; on lui proposa le titre de censeur, avec la perspective d'une place de maître des requêtes au Conseil d'État. Pour ce poste de confiance et de discernement devait lui être adjoint le baron Cuvier. Rio pesa longtemps cette affaire; il craignit de ne pouvoir tenir en équilibre les balances de la justice, et il donna sa démission en se déclarant incompetent.

La presse fit grand bruit de ce refus. Chateaubriand partit de là pour mentionner « les prouesses enfantines du jeune héros ». Montalembert, qui devait devenir son ami intime, lui écrivit une première lettre, qui n'était autre qu'une félicitation pour sa belle conduite.

Rio entra en relations avec beaucoup d'hommes de valeur, dans des genres différents. Plusieurs tenaient à lui faire part de leurs idées, de leur science, de leurs lumières. Ainsi fut écrit son premier volume, intitulé : *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité* (1), pour lequel Abel Rémusat et Eugène Burnouf prêtèrent leur concours, et, au bout de quelques mois, l'édition était épuisée.

Cuvier fut frappé de cet ouvrage. Il invita le jeune homme à venir en causer avec lui, et, ensemble, ils en préparèrent la suite.

François Rio fit alors une rencontre qui devait avoir une grande influence sur sa vie : on le présenta au comte de la Ferronnays, ministre des Affaires étrangères. Le diplomate éprouvait une sympathie pour le chevalier de 1815. Ce qu'il en savait lui faisait augurer que ce jeune homme était depuis longtemps « un homme », que son caractère tranchait sur l'attristante faiblesse si commune alors.... et aujourd'hui. L'accueil du comte de la Ferronnays fut tellement cordial, que bientôt s'établirent entre ces deux hommes des sentiments d'une amitié parfaite. Rio fut chargé d'aider le ministre dans sa politique, en rédigeant,

(1) *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité*. Hachette 1859.

pour l'étranger, des correspondances et des brochures. De son côté, le comte de Reyneval l'initiait à la diplomatie.

Une des idées de M. de la Ferronnays était que l'homme de lettres, pour sauvegarder l'indépendance de son caractère, devait se tenir en dehors du journalisme. Il gagna si bien à sa thèse François Rio, que celui-ci promit au diplomate de s'abstenir à tout jamais de collaborer à la rédaction d'un journal quelconque.

On aurait quelque peine aujourd'hui à faire accepter cette ligne de conduite.

Quand, en 1828, M. de la Ferronnays donna sa démission, François Rio continua à s'occuper des affaires du ministère, mais bientôt le prince de Polignac ayant accusé une politique toute différente de celle de son prédécesseur, Rio déclara au nouveau ministre l'impossibilité dans laquelle il était de le servir plus longtemps.

Le prince de Polignac apprécia son scrupule, et il lui dit en lui serrant affectueusement la main : « Si nous ne nous comprenons pas maintenant, j'ai la ferme confiance que nous nous comprendrons plus tard. En attendant, poursuivez vos travaux historiques; et si, pour leur donner plus de valeur, vous jugez que des voyages vous soient nécessaires, je vous autorise à vous absenter, aussi longtemps que le permettront certaines convenances dont je suis obligé de tenir compte. »

Dès lors apparut aux regards ravis du jeune homme la perspective prochaine d'un voyage à Rome. Mais, auparavant, il voulut reprendre la collaboration commencée avec le baron Cuvier.

Bien que protestant, Cuvier attachait une immense importance aux documents fondamentaux du christianisme et à l'autorité des Livres Saints. Les bases sur lesquelles Rio et lui s'appuyaient étaient donc les mêmes. Le cours des entretiens fut repris, et le tome second de l'*Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité* parut en 1830, avec une préface dans laquelle était parfaitement déterminée la grande part qui revenait à Cuvier.

Le succès ne répondit pas aux espérances du jeune homme. La catastrophe de Juillet absorba toutes les préoccupations du public, que ce coup d'œil rétrospectif sur l'histoire laissait indifférent.

Rio partit alors pour Rome avec la famille de la Ferronnays. Il visita Pise et Florence, et il entra dans la Ville Éternelle le premier jour de mai 1830.

Devant la Vierge dite de *saint Luc*, à la basilique de Saint-Jean de Latran, il eut, dit-il,

comme le premier rayon de lumière qui vint éclairer vaguement, à travers bien des ténèbres, son horizon esthétique, et lui fit entrevoir la possibilité de construire l'histoire de l'art chrétien sur un plan qui ferait dépendre son progrès de l'intensité de l'inspiration, bien plus que de la perfection de la science.

Montalembert avait conseillé à son ami d'aller en Allemagne, afin de rapporter de son voyage « une moisson d'idées, en même temps qu'une moisson d'impressions ».

Après quelques mois d'enchantement passés en Italie, Rio se rendit à Munich. Là, il se lia avec Baader, Schelling, l'abbé Dollinger, alors le plus jeune professeur de l'Université. Il eut un aperçu sérieux de cette philosophie qui n'arrivait en France qu'à l'état d'ébauche ou de traduction dénaturée. Dans tous ces entretiens, qui auraient pu devenir dangereux pour un esprit moins fort et moins bien trempé, Rio ne perdit point ce qui avait jusque-là guidé sa vie : sa foi en Dieu et son amour de l'Église.

Son séjour en Allemagne dura cinq mois.

IV. NOUVEAUX VOYAGES — SON MARIAGE — PREMIER VOLUME DE L' « ART CHRÉ- TIEN » — SÉJOUR EN ANGLETERRE

Quand il rentra à Paris, la révolution de Juillet avait tout changé : le drapeau tricolore était arboré sur tous les monuments.

Rio perdait du même coup la jouissance de l'appartement qu'il occupait comme fonctionnaire de l'Université et le traitement

qu'il touchait comme membre de la Commission des livres classiques.....

Cependant, M. Guizot, pour lequel la justice n'était pas un vain mot, trouva que le héros de 1815 ne devait pas être sacrifié. Il obtint qu'il lui fût versé l'arriéré de son traitement, et qu'on substituât à ses occupations politiques un travail quelconque, de longue haleine, qu'il composerait à son gré, en France ou à l'étranger.

Dès lors, Rio conçut la pensée d'aller recueillir en Allemagne et en Italie, pour les exprimer dans la langue de sa patrie, des idées philosophiques et esthétiques. Le plan était vague, mais de ce voyage devait sortir une œuvre importante.

Sa mère vivait encore. Il alla près d'elle, en son cher pays breton, et elle se sentit heureuse en pensant que si son fils n'était pas prêtre, il servait Dieu à sa manière, et que sa passion du bien et du beau allait en faire un homme utile.

Rio partit pour l'Italie et commença par Venise..... Venise l'enthousiasmait ! Il y retrouvait, plus que partout ailleurs, le cachet national et l'empreinte des gloires passées. De Venise, il remonta jusqu'à Rome, par les villes qu'il avait à explorer.

Durant six mois, le comte de la Ferronnays lui donna pour compagnon son fils Albert (le héros des *Récits d'une sœur*). Rio initia le jeune homme à l'art et à la philosophie. Leurs deux natures, éprises d'idéal, s'harmonisaient extraordinairement.

Rio, Montalembert et Lamennais vécurent à Rome sous le même toit. Ensuite, Rio alla dans le nord de l'Italie, puis il retourna en Allemagne. « M. de Lamennais est disposé à sacrifier mille choses au plaisir de faire le voyage de Munich avec vous », lui écrivait Montalembert.

Rio accepta. Sa connaissance approfondie de l'allemand lui permit de servir d'interprète à Lamennais dans ses discussions théologiques avec Schelling, et il se trouvait au fameux banquet durant lequel arriva l'encyclique de Grégoire XVI. Admirateur de Lamennais, son compatriote, Rio s'appliquait en revanche à donner à l'auteur de

l'Essai sur l'indifférence le sens de l'esthétique qui lui manquait. Il y réussit, mais il échoua à maintenir dans la vérité celui qui s'en éloignait, hélas ! rapidement. Rio et Lamennais cessèrent d'être unis lorsque le prêtre abandonna sa foi. L'Église perdit un de ses enfants ; Rio, avec tant d'autres, perdit un maître et un ami.

En revenant d'Allemagne, François Rio rapporta à Paris deux recueils de musique jusqu'alors inconnus, et il les fit exécuter par un jeune artiste qu'il rencontra par hasard. Les mélodies dont il commença ainsi le succès, en France, étaient de Frantz Schubert ; le pianiste qui les exécuta était Liszt.

Il n'y avait pas un art qui ne l'attirât et dont il ne cherchât à pénétrer les secrets.

C'est à cette époque de sa vie, en 1835, que la Providence lui fit rencontrer M^{lle} Jones of Lhanarth. François Rio fut charmé par cette jeune fille, douée à un haut degré du sens esthétique, et qui possédait toutes les grâces d'une nature élevée, agrandie encore par une piété intelligente.

Le mariage eut lieu en 1835.

Leur union fut heureuse. Ils s'aimèrent et se complétèrent. Rio, en effet, se plaisait à parler du goût exquis de sa femme en matière d'art, et, sur ce point, il ne s'assignait à côté d'elle que la seconde place.

Après son mariage, et un quatrième voyage en Italie et à Munich avec celle qui devait dès lors partager sa vie, François Rio s'installa à Paris, et « il mit, dit-il, la main à l'œuvre, avec toute la ferveur d'un apôtre, qui croyait bien plus à la grandeur de son rôle qu'à sa compétence pour le bien remplir ».

Le premier volume de l'ouvrage qui devait devenir *l'Art chrétien* parut en 1836. Il avait pour titre : *De la poésie chrétienne* (1).

L'œuvre à peine imprimée, l'auteur partit pour l'Angleterre. Il y attendit les nouvelles du succès.....

(1) Rio critiqua plus tard son titre, qui, selon lui, avait fait croire au public qu'il s'agissait d'un recueil de cantiques.

Hélas ! nul article dans les journaux, aucune des félicitations sur lesquelles on avait compté, et, après cinq mois, une lettre de l'éditeur annonçant que le nombre d'exemplaires vendus s'élevait à douze !

Amère déception ! Voilà donc où aboutissaient tant d'années de constante occupation ! En comparant l'accueil fait naguère à son essai historique avec la mise de côté absolue du fruit de ses multiples et lumineuses recherches, la foi de Rio dans l'art subit un ébranlement. « L'art serait-il donc une chimère ? » se demanda-t-il..... Mais bientôt son découragement devint une grande modestie. « J'étais incompetent, se dit-il. Qui suis-je pour traiter un tel sujet ?..... Je ne sais qu'épeler, et je me suis mis à parler ! »

Le travail fut sa consolation. Il songea quelque temps à abandonner l'art pour écrire une histoire religieuse des persécutions en Angleterre. Trois hivers se passèrent pour lui au delà de la Manche, chez sa belle-mère. Il étudia la littérature anglaise dans ses rapports avec les vicissitudes religieuses par lesquelles l'Angleterre avait passé, depuis l'établissement du protestantisme jusqu'à la bulle d'émancipation conquise par O'Connell.

Ces études aboutirent à *Shakespeare*, qu'il ne publia qu'en 1864.

Le but de ce livre est de démontrer, par l'étude approfondie de l'homme et l'analyse de ses œuvres, que Shakespeare appartenait à la foi catholique. Si ses croyances furent éclipsées, à une certaine époque, il s'en repentait, et il n'en fut pas moins le courageux champion du catholicisme, autant que le permettait une époque où le simple manque d'adulation pour le culte de la reine était imputé à crime et puni de tortures.

Dans l'histoire littéraire d'aucun peuple, jamais on ne vit comme au temps de Shakespeare une école dramatique si complètement brouillée, non seulement avec l'idéal et le bon goût, mais avec toutes les notions de probité, de décence, de justice..... A force de voir verser du sang sur la scène, on avait fini par passer de l'image à la réalité, et, en cela les Anglais avaient le triste

mérite de l'originalité, car je ne sache pas que les palais de la Rome impériale aient eu de pareils auxiliaires, ni que Sénèque ou tout autre poète tragique ait renforcé par des représentations théâtrales le cri de mort si connu : *Christianos ad leones!*

A dater de 1589, l'emploi que fit Shakespeare de son activité intellectuelle semble trahir en lui la résolution bien arrêtée de réagir, dans la sphère de ses attributions poétiques, contre la tendance dominante.... Ce jeune poète de vingt-cinq à trente ans risquait tour à tour les allusions les plus touchantes et les plus hardies, selon qu'il fallait flétrir les persécuteurs ou attendrir sur le sort des persécutés. Il semblait vouloir tenter une réaction au profit des traditions catholiques, en versant le ridicule à pleines mains sur certaines idoles des réformateurs, et en réhabilitant sous ses deux formes, la forme ascétique et la forme chevaleresque, l'idéal, que la vulgarité des uns et le fanatisme des autres s'étaient acharnés à proscrire (1).

Sur le paquebot qui traverse la Manche, il advint une fois que Rio, se levant de table après le repas, fit un grand signe de croix, demeura un instant immobile, et, tout bas, dit pieusement ses grâces : « Pour moi, exclama en ricanant un des passagers, je remercie le dieu gigot, qui, par ma foi, adu bon! » L'indignation de Rio fut telle, que, oubliant sa mansuétude ordinaire devant tant d'ineptie, il alla jusqu'à donner un soufflet au convive qui insultait si grossièrement sa foi.

Le fait est peut-être plus admirable qu'imitable.

En Angleterre, Rio connut Carlyle, Hallam, lord Brougham, Landor, Macaulay, Bulwer, Thomas Moore, Manning, Gladstone, etc., etc. Il fut nommé membre du Congrès gallois, le *Cymrigiddon*. Bientôt, sa personnalité, la famille de sa femme, et sa connaissance parfaite de la langue anglaise lui donnaient entrée dans les milieux les plus fermés d'ordinaire aux étrangers.

Dans un des salons de Londres, au milieu d'une société choisie d'hommes remarquables, Richard Milnes dit un jour : « Demandez donc à Rio de vous raconter

sa petite campagne de 1815..... » Rio s'exécuta de bonne grâce; il émailla son récit de tant de verve et d'émotion, que les auditeurs ravis lui persuadèrent d'écrire cette histoire.

En 1839, fidèle à sa promesse, il alla compléter ses documents et raviver ses souvenirs en Bretagne. *La Petite Chouannerie* parut en 1842.

C'est alors que le comte de la Ferronnays et lui se retrouvèrent. Albert était mort.... Le diplomate était devenu un vieillard tout rempli de la pensée de Dieu. Il jetait sur la vie le regard lucide de ceux qui l'ont beaucoup connue, et qui se préparent à la quitter.

Rio et M. de la Ferronnays réalisaient l'idéal de l'amitié la plus intime, au point que l'ancien ministre offrit à Rio et à sa famille de venir partager sa vie et celle des siens, au château de Bourry, pendant que Rio écrirait les mémoires du diplomate.

Cette convention fut sanctionnée par une fervente communion faite tous ensemble dans la chapelle du château de Bourry.

Mais les circonstances devaient anéantir ce beau rêve.

Montalembert, qui poursuivait le développement de l'idéal ascétique, par sa *Vie de sainte Élisabeth de Hongrie*, par ses *Moines d'Occident*, considérait que Rio, en cherchant à accroître le sens de l'esthétique, travaillait à la même cause. Il ne cessait de l'encourager à reprendre l'*Art chrétien*. Votre conscience est engagée, soutenait Montalembert à son ami; si vous ne continuez cette œuvre, vous faillissez à votre vocation.

Des suffrages éminents lui arrivaient comme un avertissement. Manzoni, qui se déclarait réfractaire à l'art, écrivait à Montalembert que *La poésie chrétienne* en avait créé en lui la compréhension.

En même temps, il paraissait une traduction italienne; le livre avait du succès en Angleterre; en France, Montalembert publiait des articles, et une puissance gouvernementale, M. Thiers, s'en déclarait ouvertement le partisan.

V. LA MALADIE — « LES QUATRE MARTYRS » — DERNIERS VOLUMES DE L'« ART CHRÉTIEN » — SUCCÈS — JUGEMENT SUR RAPHAËL ET MICHEL-ANGE

Sur ces entrefaites, le comte de la Ferronnays mourut. Ce fut pour Rio un immense chagrin. Devant son rêve d'amitié anéanti, il suivit le conseil de Montalembert, et résolut d'augmenter encore ses connaissances. Afin de mieux écrire sur l'art, il fit un nouveau grand voyage, de Londres à Hambourg, de Hambourg à Venise, à travers la Saxe, les États autrichiens et l'Italie.

Mais tout à coup ses forces le trahirent; Rio tomba malade d'une affection de la moëlle épinière! Impuissance de se mouvoir, impuissance d'écrire, le tout augmenté de douleurs aiguës. Sa vie intellectuelle semblait finie.

Envoyé de ville d'eaux en ville d'eaux, en France, en Allemagne; de climat chaud en climat plus chaud; essayant de tout avec des alternatives de découragement et d'espérance, il lutta pendant dix ans contre la maladie. Dieu lui donna la victoire.

C'était toujours en vue de *L'Art chrétien* qu'il avait organisé sa pauvre existence de malade, et quand il redevint capable d'agir, il avait beaucoup appris et beaucoup réfléchi.

La famille de la Ferronnays disparaissait.... Après Albert et son père, Eugénie, Alexandrine, M^{me} de la Ferronnays avaient quitté ce monde.... En parlant de ces âmes d'élite, qu'il ne pourrait plus revoir ici-bas, Rio se prit à regretter d'avoir trop laissé les exigences de son esprit l'emporter sur celles de son cœur. Il se plaignit mélancoliquement de n'avoir point assez joui de ses amitiés.... A notre avis l'instinct du devoir l'avait bien guidé, et il ne fallait rien regretter. L'amitié doit être une force, qui, au lieu de prendre la place du travail, doit aider à l'accomplir courageusement. Les délices qu'elle fait goûter ne sont qu'un repos passager; au ciel ne retrouverons-nous pas ces délices sacrifiées ou ravies?

Entre temps, et pour se délasser, François Rio écrivit d'apostoliques et poignants récits : le *Martyr de la Vérité*, le *Martyr de la Charité*, le *Martyr de l'Humilité*, et le *Soldat martyr* (1). Ce sont des histoires vraies, et, en les racontant, Rio rêva de communiquer à ses lecteurs l'héroïsme qui fait les saints.

Ces passe-temps d'un esprit si sérieux ne lui firent point perdre de vue son principal ouvrage, et, sitôt que ses forces revinrent, Rio publiait, en 1857, le second volume de ses études artistiques. Durant un an l'ouvrage eut l'originalité d'être dépareillé, car il ne restait pas un seul exemplaire du premier volume, que Rio avait désiré revoir et corriger à l'aide de ses lumières nouvelles!

Ce deuxième volume eut un très grand succès. A Bruxelles, on fit une ovation à l'auteur de *L'Art chrétien*, à la suite d'une conférence publique. L'empereur Napoléon III, apprenant le retentissement de cette conférence en Belgique, manifesta le désir d'organiser au Louvre des conférences esthétiques du même genre. Mais M. Fould se déclara radicalement opposé au projet de Napoléon III. Rio dédaigna d'intervenir dans le conflit, il ne sollicita rien. Aider au succès lui semblait au-dessous de sa dignité. Ses livres imprimés, il les laissait, au gré du hasard ou de la Providence, parcourir leur chemin. Jamais ses amis ne purent le décider à faire les visites nécessaires pour obtenir que l'Académie couronnât *L'Art chrétien*, qui pourtant avait tous les titres à une pareille distinction.

En 1858, le premier volume fut réimprimé, et, en 1861, l'œuvre entière était entre les mains du public (2).

Cette fois, le succès surpassa les espérances. Les protestants s'émurent, les artistes dissertèrent, les profanes s'intéressèrent. Seul, le suffrage des évêques manqua à Rio, qui avait rêvé voir son livre devenir classique dans les Séminaires.

(1) *Les quatre Martyrs*, Bray, 1856.

(2) *L'Art Chrétien*, 4 vol., Hachette.

(1) *Shakespeare*, 1864, Douniol, éditeur, p. 78, 79, 82.

Les portes de l'enseignement universitaire ne lui furent pas davantage ouvertes, car tel est trop souvent à notre époque le sort de ces ouvrages où la religion a sa place à côté de l'art. On dit que Cousin fut réfractaire à toute proposition, et les tentatives subséquentes échouèrent également. Le crime de Rio était qu'en lisant son livre on devenait non seulement plus artiste, mais plus chrétien.

La religion et l'art étaient chez M. Rio la préoccupation constante. Il les identifiait dans son amour, et, d'après sa théorie, le progrès ou la décadence de l'art était comme le thermomètre qui marquait chez un peuple le degré de sa religion. L'art était à ses yeux le chemin royal qui mène la créature au Créateur, à l'idéal réalisé, à Dieu! (1)

Il étudie en connaisseur les maîtres italiens. Ça et là, il émaille ses descriptions de jolis détails. Sur une toile, il lit la pensée de l'artiste, et il le juge en chrétien. L'homme de foi ne fait pas de concession à l'homme de l'art, et il n'admire point une peinture de talent, si elle ne transporte l'âme en des régions supérieures.

« L'art, dit-il à propos de Léonard de Vinci, n'est pas une chose tellement mécanique qu'on puisse passer brusquement des inspirations profanes aux inspirations saintes, et laver son pinceau aussi facilement qu'on laverait ses mains de souillures récemment contractées..... (2) »

Rio avait beaucoup étudié les peintres italiens; il excelle à comparer le talent de

(1) Larousse, malgré son système de dénigrement envers les catholiques, n'a pu se refuser à rendre hommage à notre héros : « Rio, dit-il, était un homme très convaincu, très laborieux et dont les recherches et les travaux ont fait faire un grand pas aux études archaïques. Esprit systématique, il s'est attaché à étudier à peu près exclusivement l'art catholique et à le juger en catholique. Selon lui, la Renaissance et le xvi^e siècle avaient éteint le sentiment religieux dans l'art, qui atteignit son apogée avec les mystiques Fra Angelico, Gozzoli, Pinturicchio, etc. »

Malgré ce trait final auquel il serait si facile de répondre qu'en effet les païens de la Renaissance n'étaient guère capables de comprendre et encore moins de relever l'art chrétien, il nous plaît de reconnaître que, pour une fois, le trop fameux dictionnaire a dit la vérité sur l'un des nôtres.

(2) *L'Art chrétien*, t. III, p. 84.

chacun; mais celui qui l'attire, celui qu'il préfère, c'est l'immortel Michel-Ange.

Écoutez comme il en parle :

Ce sont les prophètes de l'Ancien Testament qui avaient le plus d'affinités avec le génie de Michel-Ange, et peut-être aussi avec les dispositions habituelles de son âme. Aussi sa main puissante n'a-t-elle pas tracé de vigoureux et impassibles interprètes des décrets de la Providence, mais des héros fatigués de leur mandat qui communiquent à regret, et avec un cœur brisé, leurs visions prophétiques. Isaïe, dont le visage affaissé est empreint d'une résignation voisine du découragement, semble demander à l'ange qui l'inspire si ce n'est pas encore tout. Jérémie, si éloquent à pleurer les maux qu'il prophétise, est absorbé par sa tristesse patriotique et a l'air de se recueillir pour regarder dans l'avenir comme dans un abîme. Daniel, au contraire, montre dans sa pose, dans ses traits, dans l'énergie de son regard et de son geste, et jusque dans sa chevelure hérissée comme une crinière, le double caractère qui le distingue, savoir : l'intrépide confesseur de la foi de ses pères, et le prophète privilégié dont la vue a été réjouie par une perspective plus distincte des consolations futures. Il y a, dans cette figure, une verve juvénile et un élan de fierté qui semble indiquer de la part de l'artiste une prédilection subjective, c'est-à-dire qu'il faut en chercher l'explication dans des affinités personnelles (1).

Après cette page magnifique, voulez-vous savoir comment Rio juge la pensée et la forme d'un tableau. Voici ce qu'il dit de Raphaël, et des goûts qui dominaient à son époque :

Sous le rapport de la grâce et de l'harmonie, comme sous celui de la correction du dessin et de l'exquise délicatesse des formes, la madone d'Albe de Raphaël ne laisse assurément rien à désirer, mais il serait difficile d'y signaler le moindre progrès sous le rapport de l'inspiration religieuse proprement dite; non pas que l'artiste eût perdu la puissance de s'élever dans la région de l'idéal pour y chercher ses types, mais il ne faut pas oublier que la plupart de ses admirateurs, au lieu de lui demander, comme cela se pratiquait au xvi^e siècle, une Madone ou une sainte devant laquelle ils pussent méditer et prier avec ferveur, voulaient plutôt avoir de lui, sous la dénomination de Sainte Famille, des compositions auxquelles le contraste des âges, la naïveté de l'enfance, la variété des émotions maternelles, et surtout cette beauté de formes où excellait Raphaël donneraient le genre

(1) *L'Art chrétien*, t. IV, p. 363.

de charme par lequel ses contemporains aimaient à se laisser captiver (1).

Touchant un point plus délicat encore, Rio explique la supériorité des artistes du moyen âge travaillant, non point pour l'or, mais uniquement pour la gloire de Dieu.

Lorsque le pape Paul III, dit-il, voulut le charger de la continuation de Saint-Pierre, Michel-Ange, qui avait alors soixante-treize ans, et qui savait combien la fortune fait payer cher ce genre de faveur, fit tout ce qu'il put pour se soustraire au fardeau qu'on voulait lui imposer, et quand il céda enfin aux instances de son bienfaiteur, ce fut à condition qu'il ne toucherait aucune rémunération pécuniaire, et qu'on lui permettrait de travailler uniquement pour la gloire de Dieu et de l'apôtre saint Pierre.

Jamais il ne parut plus grand que dans cette dernière période de sa vie, non pas comme peintre ni comme sculpteur, ni comme architecte, quoiqu'il n'aspirât à rien moins qu'à élever le Panthéon dans les airs, mais comme homme qui a la conscience de sa dignité devant ses semblables et de ses misères devant Dieu..... Autant il trouvait de grandeur à s'humilier sous la main divine, autant il se redressait fièrement contre ceux qui, n'ayant pas sur lui d'autre prise, l'accusaient effrontément d'être tombé en enfance. Pour toute réponse à une accusation du même genre, intentée par ses propres fils, le vieux Sophocle avait produit devant ses juges son *Œdipe à Colonne*. Michel-Ange, à un âge qui s'appelle plutôt décrépitude que vieillesse, produisit son modèle de la basilique de Saint Pierre et ses dernières poésies, qu'on prendrait, à leur âpre contexture et à leur accent brisé, pour la traduction libre des plus beaux psaumes de David.

Michel-Ange envoyait à Vasari un précieux sonnet, qui était comme le dernier chant du cygne; il contenait une sorte d'adieu solennel à l'art, dont l'artiste se reprochait de s'être fait une idole. « Tout est vanité, écrivait-il, tout, y compris la sculpture et la peinture, qui ne contentent pas l'âme une fois éprise de l'amour divin; tout excepté le bonheur d'aimer Dieu et la gloire de le servir. » Or, c'était à ce service que Michel-Ange consacrait alors le dernier souffle et la plus belle inspiration de son génie : l'année suivante parut enfin le modèle de la coupole de Saint-Pierre.....

Ses biographes nous disent que, dans sa jeunesse, il admirait tellement l'église de Santa-Maria Novella, qu'il avait coutume de l'appeler sa fiancée. En traduisant de la même manière les affections artistiques de sa vieillesse, on pourrait dire que

(1) *L'Art chrétien*, t. IV, p. 481.

l'église de Saint-Pierre fut son épouse, et qu'il débuta dans ses relations avec elle, comme Moïse avec les filles de Jéthro, en la délivrant des brigands qui la pillaient. Quand il l'épousa, dans un âge avancé, il y mit la condition expresse qu'il l'épouserait sans dot, et il l'aima plus que si elle l'avait enrichi. Une fois ce lien formé, rien ne put le rompre, ni même l'affaiblir. Au contraire, son amour s'accrut avec les tribulations et les épreuves. En vain les puissances de la terre eurent-elles recours à tous les genres de séduction pour le tenter de faire divorce; tout échoua contre son héroïque fidélité à cette épouse qu'il voulait rendre aussi belle qu'elle avait été pauvre. Pendant dix-sept ans, il ne cessa de travailler à sa parure, et ce fut la plus douce occupation de ses vieux jours. Enfin, avant de fermer les yeux, et comme dernier témoignage de tendresse, il posa sur sa tête la plus belle couronne de l'univers, couronne glorieuse devant laquelle le voyageur s'est incliné plus respectueusement que devant le Capitole, couronne radieuse qui paraît quelquefois tout étincelante de rubis, et ce surcroît de parure, réservé jusqu'ici pour les jours où plutôt pour les nuits de grande fête, était encore l'ouvrage de la main caressante et hardie qui éleva cette coupole si haut dans les airs, et qui lui traça, pour la gloire de Dieu et du prince des apôtres, de si majestueuses proportions (1).

Qu'on nous pardonne cette longue citation. Ne nous donne-t-elle pas, mieux que nous ne saurions le faire, le caractère de notre artiste, et la manière savante avec laquelle il savait apprécier les œuvres immortelles de l'art et des peintres chrétiens?

VI. PORTRAIT DE RIO — SON ZÈLE RELIGIEUX SES CONVERSIONS NOMBREUSES — UN DIPLOMATE QUI SE FAIT ORATORIE — L'ANGLAIS ET LES TABLEAUX — LA MORT

A l'âge de sa pleine maturité, François Rio nous apparaît comme un homme de nature délicate et choisie, ayant plus de charme que de puissance, mais arrivant à la puissance par l'énergie de ses opinions et la vivacité de son enthousiasme.

Physiquement, il était d'une taille élancée, maigre, distingué. Son front était large; ses yeux, profondément enfoncés sous une arcade sourcilière bien formée, étaient bruns, grands, de beaucoup d'éclat. Son

(1) *L'Art chrétien*, t. IV, p. 424-428.

nez était légèrement busqué. Sa bouche et son menton présentaient le type du paysan breton.... Dans sa vieillesse, lorsque ses cheveux blancs couronnaient son front encore élargi, et qu'un sourire, toujours gracieux et accueillant, illuminait sa physionomie, on pouvait dire de lui : « C'est un beau vieillard ! »

Dans ses mouvements, parfois fréquents et nerveux, on ne sentait point la vigueur physique, mais la force morale; ses gestes étaient comme le ressort que faisait mouvoir la pensée.

De sa longue maladie, il lui était resté une impossibilité de faire certains mouvements. Il dut recourir aux béquilles, qui lui devenaient indispensables pour monter les escaliers; mais, chose étrange, si parfois ses jambes lui refusaient leur service, d'autres fois, elles recouvraient leur agilité primitive. Le résultat de ce mal, aussi réel que capricieux, était que M. Rio voyageait constamment avec des béquilles, et qu'il circulait tour à tour comme un homme bien portant ou comme un infirme. Un jour, montant en voiture, il s'aida de ses béquilles pour gravir le marche-pied, puis il les passa au cocher. Arrivé à destination, le cocher se hâta de descendre de son siège et veut présenter les béquilles à l'impotent. Quelle fut sa stupéfaction! M. Rio avait déjà sauté sur le trottoir!

« Drôle de bourgeois, s'écria le cocher, il lui faut des jambes de bois pour monter, et, à la descente, il court plus vite que moi ! »

Tout son être était dominé par l'esprit, et l'esprit, par l'imagination.

Il avait des périodes d'immobilité, d'atonie apparente, puis, tout à coup, l'idée faisait explosion : il bondissait et s'exprimait avec véhémence.

Parfois, il serait resté silencieux toute une soirée, et, à d'autres moments, il aurait causé une journée sans discontinuer.

Comme le ciel, il avait ses périodes de soleil et de brumes. Un rien impressionnait sa nature sensitive, et les traces demeuraient.... Une seule chose était constante et égale en lui : la bonté. Les grandes

questions, il les jugeait toujours généreusement, d'un regard qui puisait sa sérénité dans les hautes régions. S'il avait parfois, pour des bagatelles, une tendance à l'autocratie et à un peu d'opiniâtreté, un mot affectueux le faisait céder immédiatement.

Causeur intéressant, d'un esprit pétillant, aimable, gracieusement taquin, il avait le talent et la bienveillance de faire briller chacun selon ses moyens et de tirer de ses interlocuteurs un merveilleux parti.

L'ensemble de sa personne, de sa physionomie, de ses manières, avait de l'attrait. Il était séduisant, et après avoir, de prime abord, inspiré la sympathie, il ne tardait pas habituellement à inspirer encore quelque chose de plus : l'abandon.

La dominante de son caractère était l'enthousiasme. La noblesse de son âme lui faisait tellement croire au bien, qu'il lui arrivait de l'augmenter dans les personnes ou les objets qui le captivaient.... Jamais il n'eut le courage d'entendre critiquer ses amis.... Lorsqu'on leur rapportait un jugement de M. Rio, certains esprits mal faits s'écriaient : « C'est M. Rio qui pense ainsi, il faut examiner de plus près. »

Il eut des amitiés ardentes, qui, avec ses études, ses travaux intellectuels et l'amour de son foyer, remplissaient son existence.

Fréquemment, au cours de ses voyages, il se trouva en rapports avec les fidèles de l'Église réformée. Il mit tout son zèle à les toucher et à les instruire.

Les conversions dont il fut l'auteur sont innombrables, et l'histoire de chacune d'elles était un poème ou un drame.

Des jeunes filles, des femmes âgées lui confiaient le soin de leur âme. Il dirigeait des consciences; il déterminait des vocations; il fut le parrain de bien des convertis.

« Qu'est-ce qu'un martyr? lui demanda un jour une de ses néophytes.

— C'est celui qui meurt pour sa foi.

— Vraiment, je ne me sentirais pas le courage de donner ma vie pour le protestantisme.... Les protestants ont-ils des martyrs?

— Non.

— Eh bien! je ne veux pas vivre dans une religion pour laquelle on ne sait pas mourir! »

Durant plusieurs mois, on remarqua chez lui un brillant attaché d'ambassade, dont la beauté s'imposait aux regards.

Qu'est-ce qui pouvait donc attirer dans le cercle sérieux de M. Rio ce diplomate mondain, plus fait pour parader dans les cours d'Europe que pour traiter des questions graves qui s'agitaient rue Oudinot?

Le mystère fut un jour révélé.

Le beau jeune homme était un néophyte. Rio l'instruisait de la religion catholique, il le convertit, et le vit un jour cacher sa virile beauté sous le froc des Oratoriens.... Ce converti vit encore aujourd'hui à Londres.

M. Rio jouissait extrêmement des sympathies qu'on lui témoignait, des appréciations bienveillantes dont il était l'objet. La moindre attention le touchait. Aussi disait-on de lui : « Quand il raconte son histoire, c'est avec le charme et la naïveté de quelqu'un qui s'est trouvé là, et qui, loin de se regarder lui-même, a regardé autour de lui.... »

Chaque soir, il écrivait son journal, afin de graver mieux en sa mémoire les idées qu'il avait entendu remuer durant le jour.

Pour tenter un effort, pour apprendre quelque chose de nouveau, François Rio ne trouva jamais qu'il était trop tard.

Ce fut à quarante ans qu'il se mit à étudier le grec, qui, pendant sa jeunesse, ne faisait point partie des programmes universitaires, et il acquit si bien la connaissance de cette langue qu'il l'enseigna à ses deux filles, dont il fut l'éducateur et le professeur. L'une d'elles devait mourir à la fleur de l'âge, à vingt ans.... Il en eut un inconsolable chagrin. L'autre épousa un membre du haut clergé anglican, qui avait sacrifié, pour devenir catholique, une position considérable.

Dans ses voyages, comme font tous les artistes, François Rio avait fureté un peu partout, et il avait eu, chez les marchands d'antiquités, plusieurs bonnes fortunes. Il

trouva divers tableaux, fort beaux en eux-mêmes et qu'il reconnut comme émanant du pinceau de maîtres célèbres. Il les acheta, et, les ayant étudiés chez lui et montrés à des connaisseurs, il acquit la certitude que son instinct ne l'avait point trompé. Il possédait, en réalité, trois chefs-d'œuvre.

Or, il arriva qu'il s'éprit passionnément de ses tableaux. Ils étaient la gloire de son modeste salon. Quand il avait une peine, ses tableaux devenaient sa consolation. Lorsqu'un souci le troublait, il venait se mettre devant eux, et cette levée de rideau vers les régions idéales dissipait les nuages de son esprit. Dieu fortifiait son âme; l'art rassérénait son cœur.

Mais une grande perte de fortune, que firent les parents de sa femme, réduisit tout à coup les ressources de Rio. Si simple que fût sa vie, il avait de la peine à subvenir aux besoins des siens. C'est alors que la pensée de vendre ses tableaux, qu'il évaluait 60 000 francs, lui vint à l'esprit.... Seulement, pour l'artiste passionné, se séparer de ses amis lui semblait une ingratitude!.... Il augmenta ses privations personnelles. Hélas! il ne s'agissait pas seulement de lui; s'il aurait tout souffert pour garder son trésor, il ne voulait pas faire souffrir. Jamais sa femme et ses filles, qui partageaient ses sentiments, n'eurent songé à vendre les tableaux.

Cependant la gêne devenait plus pressante. Un jour, la famille découvrit son chagrin à un ami, le priant de trouver un acquéreur pour les tableaux.

Dès le lendemain, Rio écrivit à cet ami : « N'y pensez plus. Je ne m'en dessaisirai jamais. »

Les choses en étaient là, lorsque, quelques semaines plus tard, un étranger se présente.

« On m'a dit, Monsieur, que vous possédiez des tableaux très remarquables. Je vous demanderai la permission de les admirer. » Rio introduit le visiteur, qui regarde les tableaux, et, entre autres, apprécie avec compétence la célèbre Vierge de Boticelli.

Le visiteur était un Anglais.

Après avoir causé quelques instants sur

le mérite de ces toiles, l'Anglais dit à Rio :
« Voudriez-vous me les vendre?..... Je vous en offre 60 000 francs. »

L'artiste eut le cœur torturé.

Se séparer de ses tableaux était pour lui une douleur que comprendront seuls les vrais artistes. D'un autre côté, 60 000 francs c'était l'aisance rendue à son foyer. En ce cœur d'artiste et de père se livre un terrible combat..... Enfin, l'amateur est vaincu, et, tendant la main à l'Anglais, Rio lui dit :

« J'accepte!

— Il n'y a qu'une condition, reprend l'Anglais. En échange de mon achat, j'ai un service à vous demander. »

Rio le regarde étonné :

« Le château que je fais construire, dit-il, et auquel sont destinés ces tableaux, est encore loin d'être achevé. Je n'irai pas l'habiter de longtemps, et je vous saurais un grand gré de me conserver chez vous ces tableaux, votre vie durant. »

L'Anglais le quitta, en lui laissant les 60 000 francs.

Trop faible pour l'émotion qu'il ressentit, le bon M. Rio fondit en larmes (1).

Si artiste qu'il fût, Rio, avant tout, était un grand chrétien. Son ardeur religieuse, sa piété profonde, étaient chez lui tout apostoliques. Dans les derniers temps de sa vie, il ne se nourrissait plus que de la lecture de la Bible et des Psaumes, dont les sévères beautés l'enthousiasmaient.

(1) On raconte le même trait de générosité de la part de Catherine II et du Comte de Provence, plus tard Louis XVIII. La première acheta la bibliothèque de Diderot et le second acquit au prix de 100 000 francs la bibliothèque de son médecin en lui laissant la jouissance sa vie durant.

Après la publication de *L'Art chrétien*, M. Rio s'installa définitivement à Paris.

Dans son salon de la rue Oudinot passèrent bien des hommes célèbres. On rencontrait là — avec Montalembert et Mgr Dupanloup — M. Nicolaï, M. Bonetti, M^{me} Craven, lady Fullerton, la princesse Tolstoï, Arnould d'Abbadie d'Arrast, l'explorateur de l'Étiopie, dont nous donnerons bientôt la biographie, le P. Gratry, Donoso Cortès, Henri Lasserre, Louis Veuillot, etc.

Par le conseil de quelques-uns de ces amis, il fit paraître, en 1872, *l'Épilogue à l'Art chrétien* (1). Ces deux volumes sont l'histoire de ses efforts et de la genèse de ses idées. Ce sont des mémoires qui, tout en dévoilant le caractère de l'auteur, donnent la note vraie et vibrante sur les figures marquantes dont il fut le contemporain, sur la politique, sur les idées de son temps.

L'heure était venue où tant de travaux et de services rendus à l'art et à la religion allaient recevoir leur récompense.

En 1874, Dieu l'appela à lui.

Il mourut à Paris, environné des siens, consolé, à l'heure suprême, par ces sacrements qui avaient été si souvent la force de sa vie et la consolation de ses épreuves.

Fidèle dans la mort à son cher pays breton, comme il l'avait été durant sa vie, il avait manifesté le désir que son corps fût transporté à l'île d'Arz. C'est là qu'il dort son dernier sommeil, au bruit des vagues de l'Océan, dont la grandiose harmonie avait chanté sur son berceau.....

(Bugey.)

M.-M. D'HENRIAUR.

(1) *Épilogue à l'Art chrétien*, 2 vol. Hachette.

